

—Chère petite ! dit le vieux compositeur en l'attirant à lui pour l'embrasser. Tu n'as pas eu froid, au moins, je te trouve toute pâlotte...

—Willy Dannove fait demander si monsieur peut le recevoir, annonça la vieille Gertrude.

Antonio Randoni qui regardait Suzel s'aperçut que la pâleur de son visage s'estompait d'une teinte rosée.

Me Hervius répondit :

—C'est juste, M. Danhove vient nous faire ses adieux ; faites entrer, Gertrude.

Un jeune homme, aux allures aristocratiques, à la figure grave, entra en saluant.

—M. Willy Danhove, un de mes élèves signor Randoni.

—Qui abandonne son maître, dites-vous ?

—Oh ! pas pour longtemps, ajouta vivement Suzel.

—Vous quittez l'Alsace, jeune homme ? demanda l'Italien.

—Dans une heure, monsieur, je vais à la Haye, ma ville natale, passer ma thèse de doctorat ; mes parents me destinent à la médecine.

—Je vous croyais musicien.

—Amateur seulement. Me Hervius a bien voulu me donner des leçons : je ne suis qu'un modeste élève.

—Ne l'écoutez pas, Antonio, il joue du violoncelle en artiste consommé.

—Avec un très grand talent, appuya encore Suzel.

—Talent d'amateur, répéta le jeune homme.

Me Hervius eut un geste d'impatience.

—En vérité, c'est trop de modestie, et vous feriez douter des capacités de votre professeur, mon cher Willy. Pour vous punir, vous voudrez bien m'accompagner—avant de partir—certain passage de ma partition, dont l'effet m'échappe. De cette façon, Antonio me donnera son avis, et jugera en même temps de... votre talent d'amateur, comme vous dites.

Danhove tenta de résister, mais déjà Me Hervius, après lui avoir apporté son instrument, s'était assis devant l'orgue monté dans la vaste pièce, tandis que sa filleule déposait sur le pupitre du musicien une partie d'orchestre portant en tête : *Agnus Dei*.

Après le prélude d'un mode sévère, la voix de Suzel s'éleva, mêlant ses accents vibrants aux sons graves du violoncelle. Magistralement conçue, la phrase, empreinte d'un puissant souffle religieux, s'éteignait dans une suite d'arpèges d'une tonalité déchirante, qui vibraient sous l'archet comme de véritables sanglots. Les yeux fixés sur le musicien, la filleule de Me Hervius écoutait, émue, transfigurée, et quand—pour finir—sur une modulation des cordes, elle répéta par trois fois le cri : *Miserere nobis*, sa voix s'accentua d'une douleur si poignante, son chant devint une telle supplication que le signor Randoni, transporté, se leva en criant : *Brava ! brava !*

Puis, calmé, il embrassa d'un même regard Willy Danhove et Suzel toute frémissante près de lui et murmura avec un bon sourire :

—Allons, allons, Me Hervius n'y voit pas clair... Je reviendrai avant le printemps.

Deux mois se sont écoulés depuis la visite du célèbre éditeur Antonio Randoni, de Gênes. Me Hervius s'occupe à corriger les copies de son manuscrit, tandis que sa filleule, songeuse devant la fenêtre, regarde d'un œil distrait les rares passants de la rue.

—A quoi penses-tu, Suzel ? dit-il en levant la tête.

—A rien, parrain.

—A rien, c'est peu. Tu as l'air ennuyé, chagrin. Serais-tu souffrante ?

—Mais non, non... je t'assure.

—Non... non... Je te trouve toute drôle, toute changée depuis quelque temps. Tu es triste, rien ne semble plus t'intéresser. N'as-tu pas refusé de m'accompagner l'autre jour à ce festival où nous étions priés ? hier c'est l'invitation de mon confrère Muller que tu déclinais.

—Je déteste le monde.

—Pour le détester, il faudrait au moins le connaître.

—J'ai le temps, parrain.

—Enfin, ce n'est pas naturel, tu es comme impatiente, fébrile... Vrai, tu m'inquiètes, ma mignonne chérie. Voyons, sérieusement, te sens-tu malade ?

—Sérieusement non, mon parrain.

—Bien vrai ?

—Bien vrai.

—C'est que j'aurais tant de chagrin de te savoir en peine, je t'aime tant, ma petite Suzel...

—Comme tu es bon, parrain, et comme moi aussi, je t'aime bien ! dit la jeune fille en baissant au front Me Hervius qui, rassuré, reprit son travail.

Après un silence :

—Parrain, fit-elle tout à coup, est-ce très difficile à passer une thèse de doctorat ?

—Pour ça, tu t'embarrasses beaucoup. Demande-moi comment on s'y prend pour passer d'un ton dans un autre, je te renseignerai, mais pour ce qui est d'une thèse de doctorat, c'est exactement comme si tu exigeais que je te dise à quelle heure se couchera le Grand Turc, ce soir. Mais pourquoi cette demande ?

—Pour rien... pour savoir.

Sans s'inquiéter autrement de la question de sa filleule, Me Hervius se remit à ses corrections.

—Allons, bon, dit-il, rompant à son tour le silence, ces copistes n'en font jamais d'autres. N'ont-ils pas omis de transcrire un accompagnement entier de l'*Agnus* !... tu te souviens, la partie de violoncelle... ?

—Ah ! parrain, rétablis-la bien vite, elle est si jolie... et j'aime tant à l'entendre...

—Sois tranquille, je vais réparer l'oubli.

Un fracas de cloches éclata au dehors.

—Oh ! oh ! fit Me Hervius, je suis en retard.

—Tu sors ? demanda Suzel.

—Oui, une grand'messe.

—Aujourd'hui... Ce n'est pas dimanche, ni jour de fête ?

—Une messe de mariage. Vite, ma canne, mon chapeau... dit-il en embrassant sa filleule. Et, tout en gagnant la porte, il ajouta, sans se retourner :

—Au fait, tu connais le marié... Willy Danhove, tu sais ? à qui je donnais de leçons. A tout à l'heure, mignonne, et prends garde au froid.

Si les cloches avaient sonné moins fort pour appeler Me Hervius, il eût pu voir l'affreux changement qui s'était opéré tout à coup sur le visage de sa filleule. Lorsqu'il fut sorti, prise d'un étouffement subit, elle porta la main à son cœur, courut chancelante à la fenêtre, qu'elle ouvrit pour aspirer l'air qui lui manquait... et toute droite, s'abattit sur le plancher.

Trois jours plus tard, la pauvre enfant agonisait, dans un grand fauteuil, devant le feu ardent de la salle de travail.

—Te sens-tu mieux, ma chérie ? demanda Me Hervius, penché sur elle.

—Oui, parrain, je ne souffre plus, plus du tout... mais j'ai froid, toujours froid, partout.

Le vieux maestro jeta une brassée de fagots dans la cheminée et rapprocha le fauteuil.

—Es-tu mieux maintenant ?

Elle fit signe que oui, et parut s'assoupir. Il échangea un regard désolé avec la vieille Gertrude qui, comme lui, étouffait ses sanglots.

—Parrain, dit la malade, semblant se réveiller d'un rêve, veux-tu me faire un grand plaisir ?...

—Parle, ma petite Suzel.

—Joue-moi l'*Agnus* ; il me semble que ça me fera du bien...

—Oui, ma chérie... mais l'accompagnement de violoncelle que tu aimes tant, tu ne l'entendras pas.

—Oh ! si, si... murmura-t-elle en fermant les yeux.

Après les premiers accords, Suzel commença d'une voix faible comme un souffle :

*Agnus Dei, qui tollis peccata mundi
Miserere...*

et sa tête se renversa doucement sur l'épaule de la vieille servante agenouillée près d'elle.

—Maître, maître, cria Gertrude affolée, mademoiselle est morte !

.....

Lorsque le cercueil tout chargé de fleurs fut entré dans l'église, Me Hervius, abandonnant le cortège, monta l'escalier qui conduit aux orgues. Il prit place à son pédalier, et tournant le premier feuillet de la partition déposée devant lui :

—La messe de Suzel ! gémait-il en donnant un libre cours à sa douleur.

Et tandis qu'en bas se célébraient les prières des morts, l'infortuné, le visage baigné de larmes, anéanti, écrasé sous le poids de sa douleur immense, exécutait, pour la première fois, l'œuvre qu'il réservait au bonheur de son enfant.

De la nef, des sanglots montaient jusqu'à lui.

Enfin un grand silence se fit, et la voix sombre de l'officiant résonna sous les voûtes, disant : *Dona ei requiem*.

Me Hervius s'évanouit.

L'hiver touchait à sa fin quand Antonio Randoni revint sonner à la porte de son vieil ami.

—Qu'y a-t-il, Gertrude ? dit-il, pris d'un sinistre pressentiment à la vue des vêtements noirs de la vieille servante.

—Monsieur ne sait donc pas ?...

—J'arrive d'un long voyage, ma fille, et je ne sais rien.

—Mlle Suzel est morte.

—Ah ! la malheureuse enfant ! Et comment, Gertrude ?

—Mademoiselle était restée seule là-haut ; prise sans doute d'un malaise, elle a ouvert la fenêtre et s'est évanouie. Nous l'avons retrouvée toute grelottante... Elle était si frêle, si mignonne, Mlle Suzel...

—L'affreux malheur ! Et mon pauvre ami ?

Me Hervius est dans son cabinet de travail. Depuis l'horrible événement il ne sort plus ; il passe ses journées seul, et semble ne plus reconnaître personne.

—Peut-être que moi...

—Essayez, dit tristement la vieille Gertrude.

Antonio Randoni monta, et ayant poussé la porte, il aperçut son ami vieilli, courbé, méconnaissable, assis devant le feu.

—C'est moi, maître Hervius, dit-il.

Celui-ci ne répondit pas.

—Maître Hervius, ne reconnaissez-vous pas votre ami Antonio ?...